

Ces quelques précisions ne limitent bien entendu en rien la qualité et la densité d'un travail qui, en moins de deux cents pages, apporte une vision nouvelle et des perspectives très prometteuses pour l'étude de l'Anatolie médiévale et les recherches sur l'islam mystique en monde turco-ottoman.

Michel BALIVET  
(Université de Provence)

Vincent LAGARDÈRE, *Les Almoravides jusqu'au règne de Yūsuf ibn Tāšfīn, (1039-1106). Histoire et perspectives méditerranéennes*, L'Harmattan, Paris, 1989. 240 p.

Les travaux de l'historien espagnol A. Huici Miranda étaient peu connus en France, et il n'existait jusqu'à présent aucune étude d'ensemble en français sur les Almoravides, dont l'importance dans l'histoire de l'Occident est si considérable. Le livre de Vincent Lagardère, tiré d'une thèse de III<sup>e</sup> cycle déjà ancienne, permettra de mieux connaître les débuts du mouvement et le règne de Yūsuf ibn Tāšfīn (le titre de couverture est un peu trompeur, il laisse espérer une histoire de la dynastie jusqu'à sa chute).

L'auteur commence, comme il se doit, par passer en revue les sources, et insiste sur la valeur du *Bayān al-Muğrib* d'Ibn 'Idārī autant que sur le peu de confiance que mérite le *Rawḍ al-Qirṭās* d'Ibn Abī Zar déjà sévèrement critiqué par M. Kably et H. Beck. Pour éclairer les conditions de la naissance du mouvement, il examine rapidement le peuplement du Magrib al-Aqṣā au XI<sup>e</sup> siècle et s'attarde davantage sur une situation religieuse assez mal connue mais caractérisée par une place importante de doctrines hétérodoxes : les Bargawāta, confédération ou secte qui a suscité bien des interrogations, les Bağaliyya, secte šī'ite proche de l'ismā'ilisme, enfin celle de Ḥā-Mīm, dans le nord du pays, qui sont passées plus inaperçues. Face à elles, les Almoravides se présentent comme réformateurs de l'islam et combattent pour une orthodoxie sunnite et mālikite stricte. Mais leur mouvement n'était-il que cela ? ou, du moins, n'a-t-il pas évolué, ne s'est-il pas transformé en avançant ? Le point de départ en est la rencontre à Qayrawān de Yaḥyā ibn Ibrāhīm, chef des Ğuddāla, Berbères sahariens, et du *faqīh* Abū 'Imrān al-Fāsī. Celui-ci, grâce à ses relations, trouve « un missionnaire de l'islam orthodoxe sunnite malikite » qui accepte d'aller instruire ces gens du désert. Ce disciple de Wağğāğ ibn Zalūī al-Lamṭī qui avait fondé sur l'oued Ziz un *Dār al-Murābiṭūn*, 'Abdallāh ibn Yāsīn, paraît bien avoir eu des visées, des ambitions politiques avant même d'être choisi et d'accepter cette responsabilité. Mais les Ğuddāla qui éprouvent des doutes sur ses connaissances et son honnêteté le rejettent : épisode sur lequel l'auteur passe sans en tirer de conclusion sur la personnalité et les objectifs de 'Abdallāh ibn Yāsīn et de ses mandants. Renvoyé par son maître chez leurs voisins Lamtūna, il s'entend avec leur chef Yaḥyā ibn 'Umar, sans doute parce que leurs ambitions concordent. Au nom de la réforme ils imposent leur autorité et celle du clan Banū Turğūt aux tribus voisines. L'auteur met fin, définitivement espérons-le, à la croyance dans un mythique *ribāṭ* où les premiers adeptes de 'Abdallāh ibn Yāsīn se seraient retirés, et d'où ils tireraient leur nom. Quant à celui-ci, V.L. semble préférer l'explication d'Ibn 'Idārī sans rejeter l'influence possible de la maison fondée par Wağğāğ ibn Zalūī.

L'expansion commence très vite. Est-ce une revanche contre la domination zanāta, une manifestation de la rivalité ancestrale d'ethnies, ou un combat contre l'hétérodoxie, puisque les Zanāta sont largement ḥārīğites, même s'ils ont modéré leurs convictions ? La conquête de Siğilmāsa n'est-elle pas aussi la prise d'une importante position économique et stratégique ? Celle d'Awdagust qui la complète donne toute sa signification à l'entreprise des « Réformateurs », projet à la fois religieux, politique et économique. À ce moment, « les Murābiṭūn contrôlaient le trafic commercial des caravanes à travers le désert » (p. 63). Les résistances qui se manifestent aussitôt à Siğilmāsa, de la part des Zanāta évincés, et au Sahara, de la part des Ğuddāla relégués au second rang, sont rapidement étouffées en dépit de la mort du chef lamtūnī remplacé par son frère Abū Bakr ibn 'Umar. Ce nouveau couple dirigeant conduit l'expansion vers le nord : le Sūs, le pays des Mašmūda, Aġmāt, la forteresse de Dāy qui domine le Tādīla conquis sans difficulté, ont une valeur économique dont témoigne très clairement al-Bakrī. 'Abdallāh ibn Yāsīn trouve la mort, non en menant le *ğihād* contre les Bargawāta, mais il est assassiné en pénétrant dans leur pays qui, dès lors, semble-t-il, n'est plus attaqué. Une mutation s'est alors produite, dont l'importance devrait être soulignée : la direction du mouvement cesse d'être bicéphale, Abū Bakr réunit en sa personne les fonctions de dirigeant religieux et de chef politique et militaire. C'est à ce moment aussi qu'il épouse Zaynab la Nafzawiyya. Lorsque la situation au Sahara requiert sa présence, il confie le commandement des terres conquises à son neveu Yūsuf ibn Tāšfīn et celui-ci, curieusement, épouse cette Zaynab, comme si elle détenait la clé d'un mystérieux pouvoir ou des connaissances indispensables. On aimerait mieux comprendre la signification de ce mariage et en apprécier les conséquences. N'aurait-il pas contribué à orienter le mouvement vers une conquête du Mağrib al-Aqṣā, avec des objectifs qui ne sont plus seulement la « réforme religieuse » ? Yūsuf s'établit alors, à quelque distance d'Aġmāt, dans le camp fortifié de Marrakech qu'Abū Bakr avait décidé de construire peu auparavant, probablement en 463/1070-1071. Il se conduit en maître et prépare sa prise du pouvoir. Abū Bakr, à son retour, pour éviter un affrontement désastreux, se retire au désert et achève sa vie en combattant les Noirs restés païens. Cette tâche a été indispensable, souligne V.L., pour asseoir la puissance économique du mouvement par la prise de contrôle du commerce au sud du Sahara. La conquête de Ğāna qui l'achève, en infligeant un coup sévère aux Zanāta ibāḍites, montre bien encore une fois que la lutte est à la fois idéologique et économique.

Yūsuf, demeuré dans le nord du vaste domaine des Lamtūna, poursuit la conquête. Sala, Fès tombent beaucoup plus facilement et rapidement que ne le laisse croire Ibn Abī Zar. Tlemcen est ensuite prise sans coup férir. Auréolé de ces succès, Yūsuf n'a eu aucune peine à repousser les prétentions d'Ibrāhīm ibn Abū Bakr à l'émirat. La soumission du nord de l'actuel Maroc lui donne l'autorité sur l'ensemble du pays, excepté probablement sur les Bargawāta, car s'ils s'étaient soumis nos sources ne le laisseraient pas ignorer, et sur Sabta où règne Suqqūt, puis son fils al-Mu'izz. Cette ville, gouvernée par un Bargawātī, ose résister jusqu'en 476/1083 (sur ces personnages, une thèse récente apporte un éclairage nouveau, et amène à s'interroger sur les relations entre les pouvoirs de cette région). Après la conquête des territoires d'Oran, Ténès et Alger, et pour s'emparer de ce port de Sabta dont le site fait la valeur défensive, l'aide du roi de Séville est indispensable. Al-Mu'tamid, pour se débarrasser d'un rival sur le détroit, engage sa flotte aux côtés des Almoravides. Ibn Abī Zar, en prétendant que cette ville a été prise pour

permettre le *ġihād* en Andalus, commet une confusion, volontaire ou non, avec la réalité de son temps, avec la politique des Banū Marīn, même s'il est vrai que les *fuqahā'* andalous ont appelé à l'aide contre la Castille à ce moment et que cette conquête a facilité le passage des troupes almoravides. En fait, al-Mu'tamid avait commis un geste irréparable sur l'envoyé d'Alphonse VI et, en offrant à Yūsuf ses navires, il le disposait à accueillir favorablement sa demande de secours contre le roi chrétien.

Les sources divergent sur les raisons et les conditions de l'intervention de Yūsuf en Espagne. Il semble, en tout cas, comme le prouverait son occupation d'Algeiras, qu'il n'ait pas eu une confiance absolue dans les princes musulmans. L'affrontement entre Alphonse VI et les Almoravides a été déformé, embelli par les légendes. Le roi de Castille a probablement sous-estimé ce nouvel adversaire et a été vaincu lors de cette « Journée de Zallāqa », objet d'un autre livre de l'auteur, le vendredi 23 octobre 1086. La victoire musulmane n'a pas été aussi facile ni aussi complète qu'on l'a dit par la suite, mais « le jeu des forces et le cours de la reconquête avait subi (*sic*) un changement brusque et complet » (p. 121). Rentré au Maroc pour des raisons obscures, peut-être à cause de la mort d'Abū Bakr, Yūsuf est appelé de nouveau à l'aide par les *fuqahā'* et al-Mu'tamid, mais il échoue devant Aledo. Aptes aux combats en rase campagne, les Almoravides ne maîtrisaient pas encore l'art des sièges, et les désaccords étaient patents dans le camp musulman. La pression castillane put reprendre sur les *Taifas*, sur Grenade en particulier, qui dut céder et payer des *parias*. Yūsuf considéra les émirs andalous comme des traîtres et s'appuya sur leur condamnation par des *fuqahā'* malikites pour les combattre et les renverser. Le programme en trois points des Almoravides — propager la vérité, réprimer l'injustice, abolir les impôts illégaux — eut certainement des effets importants sur les habitants car, pour payer les tributs au roi chrétien, les émirs avaient recours à de multiples taxes non-canoniques, évidemment impopulaires. Les uns après les autres furent obligés de se soumettre et furent déposés et exilés. Seule la *taifa* de Saragosse, en raison de sa situation et de la présence du Cid à Valence, échappa au sort commun, mais dut faire allégeance à Yūsuf, *amīr al-muslimīn* en 1102. Rodrigue, on le sait, tint en échec les généraux almoravides pendant quelques années et la ville ne put être prise qu'après sa mort, en 1102. Cette date est importante car, d'autre part, les Ḥammārides donnent un sévère coup d'arrêt à l'expansion vers le Maġrib central et oriental et Yūsuf fait reconnaître son fils 'Alī comme son héritier à Marrakech et à Cordoue, lieu symbolique. Il ne tarde pas à tomber malade et le successeur désigné dirige les affaires dès avant la mort de son père en 1106.

Dans le dernier chapitre, V. L. étudie « l'organisation politique et administrative de l'empire Lamtūna-Banū Turġūt ». Il revient sur la bipolarisation initiale entre l'*imām*, 'Abdallāh ibn Yāsīn, et l'*amīr*, Yaḥyā ibn 'Umar, formule originale de pouvoir, mais très liée aux circonstances et aux personnes. 'Abdallāh ibn Yāsīn ne fut pas remplacé, ou la tentative de lui donner un successeur échoua et, dès lors, le même homme cumula toutes les fonctions de direction. Avec Yūsuf ibn Tāšfīn, la nature du pouvoir évolua : il se constitua une garde personnelle (*ḥašām*) et maîtrisa les rouages de l'État qu'il organisait en les confiant principalement à des gens de son clan. Par ailleurs, le modèle califal, toujours présent en Espagne, paraît l'avoir inspiré. V. L. aborde succinctement le problème de la reconnaissance du califat 'abbāsside; peut-être aurait-il fallu s'interroger sur la signification qui lui est donnée de part et d'autre. Il insiste sur la

suprématie des Banū Turğūt dans l'administration des villes et les commandements militaires, les Massūfa et les Ğuddāla sont réduits à la portion congrue. L'armée, dans laquelle s'incarne le mouvement qui prône le *ğihād*, devait évidemment être étudiée en détail. Les territoires conquis sont défendus par des places fortes nouvelles (Azuggī, le *Qaṣr al-Ḥağar* de Marrakech) ou anciennes. Cette politique ne paraît pas s'éloigner « de l'esprit traditionnel du nomade » (p. 186) mais, comme l'ont montré entre autres J.P. Digard pour l'Iran et M. Kably pour le Maroc mérinide, la stratégie des pasteurs repose, pour maîtriser l'espace, sur la possession de points fixes solidement tenus, éventuellement fortifiés. La composition ethnique de l'armée a évolué. Quant aux effectifs, ils sont très difficiles à évaluer tant les chiffres donnés par les chroniqueurs semblent exagérés et fantaisistes. Le cheval s'est rapidement substitué au chameau mais, en fait, « la plus grande partie de leur armée se composait de fantassins » (p. 193). Pour les soldes et la répartition du butin on a suivi l'exemple du Prophète. Le ravitaillement est devenu avec le temps une préoccupation majeure, il a fallu, pour ne pas dépendre de l'aide aléatoire des princes andalous, l'organiser entièrement. L'origine et la nature exacte de l'armement restent mal connues. Si, inévitablement, les opérations se déroulaient pendant la bonne saison, la manière de combattre des Almoravides, cause probable de leurs succès, fut une innovation à laquelle al-Bakrī consacre une description assez précise. La guerre dans le nord du Magrib al-Aqṣā et dans al-Andalus les ont amenés à se doter d'un matériel de siège et d'une flotte indispensable pour assurer la liaison entre les deux « rives » de l'empire. L'auteur achève son étude du gouvernement par les finances et la fiscalité, ce qui l'amène, compte tenu de leur doctrine, à examiner la question des impôts légaux et illégaux, c'est-à-dire essentiellement celle des taxes commerciales : douanes, droits de passage et de vente; elle est complexe et controversée.

Dans sa conclusion V. L. évoque une importante question, la comparaison entre le mouvement almoravide et l'épopée muhammadienne. Il y aurait là, semble-t-il, matière à une étude, sans doute délicate, mais combien passionnante. Dans quelle mesure y a-t-il eu imitation consciente ? En quoi la situation géographique, économique, sociale du Sahara occidental au XI<sup>e</sup> siècle est-elle comparable à celle du Ḥiğāz au VI<sup>e</sup> siècle ? Quels sont les liens entre l'idéologie de réforme religieuse et la volonté de maîtriser les voies commerciales ? Ce sont là des questions que l'auteur n'ignore pas mais qu'il s'est apparemment refusé à traiter. Se réserve-t-il de les aborder ultérieurement ? On le souhaite. Dans sa conclusion trop brève et trop modeste, on aurait aimé aussi que la portée de l'œuvre almoravide soit soulignée. La constitution d'un empire méridien, de l'Èbre au Sénégal, la réunion sous la même autorité berbère, mālikite, du Magrib al-Aqṣā, jusqu'alors sorte de Finistère, et d'al-Andalus, foyer de civilisation islamique, tous deux morcelés, sont des faits capitaux, autant que la transformation des relations entre chrétiens et musulmans qui en résulte dans la péninsule Ibérique.

Tel qu'il est, ce livre est une utile mise au point sur la naissance et l'établissement d'un mouvement qui, à la mort de Yūsuf ibn Tāšfin, se transforme en dynastie et en empire : c'est là un autre sujet et l'on comprend, tout en le regrettant, que l'auteur se soit limité, comme il l'a fait, à la date de 1106. L'exposé est bien construit, clair. Dans un but de clarté, il ne recule pas devant des redites. Il est écrit dans une langue simple qui cède trop souvent au travers de plus en plus fréquent de l'emploi du futur dans le passé et n'échappe pas à quelques incorrections (par ex. « dérouté » pour « vaincu » : un hispanisme ? *derrotado*). Dans la bibliographie, la

présentation séparée des sources et des travaux aurait été souhaitable. Les cartes sont insuffisantes, mais ce n'est sans doute pas imputable à l'auteur. Quelques erreurs typographiques apparaissent peu gênantes : Rodrigue Diaz de Vivas (p. 133) Walldigna (p. 141). Tout ceci n'entache pas la valeur d'une synthèse qui permet de mieux connaître ce moment si important de l'histoire de l'Occident musulman et chrétien. Bien des erreurs dues à Ibn Abī Zar, l'auteur du *Rawḍ al-Qirṭās*, sur qui les historiens s'étaient fondés, devraient désormais être rectifiées. Mais bien des questions demeurent posées, auxquelles l'état de la documentation ne permet pas de répondre. Il est curieux, en particulier, qu'une fois l'Atlas franchi la lutte contre l'hérésie tienne si peu de place : les Bargawāta n'ont pas été éliminés, peut-être même pas combattus. Faut-il croire que les Almoravides ont accepté un *modus vivendi* avec ce pouvoir régional dont tenaient compte déjà les califes de Cordoue ?

Bernard ROSENBERGER  
(Université de Paris VIII)

Rachel ARIÉ, *Études sur la civilisation de l'Espagne musulmane*. E. J. Brill, Leiden, 1990 (Medieval Iberian Peninsula Texts and Studies, vol. 4). vii + 286 p. Index.

Leonard Patrick HARVEY, *Islamic Spain, 1260-1500*. University of Chicago Press, Chicago, 1990. vii + 370 p., bibliographie, index.

Voici deux livres sur l'histoire de l'Espagne musulmane dont la publication a coïncidé avec le demi-millénaire de la conquête de Grenade par les Rois Catholiques. Traitant de la même période, les deux auteurs offrent des perspectives historiques différentes mais complémentaires. Le premier livre aborde strictement les aspects culturels et matériels; le deuxième met l'accent sur les événements militaires et diplomatiques. Rachel Arié, connue des spécialistes par son histoire générale du royaume naṣride de Grenade, a réuni dans ce volume plusieurs études publiées auparavant dans divers ouvrages collectifs ou revues. Les quatorze articles, douze en français et deux en espagnol, couvrent la période naṣride et la période antérieure, celle des *Taifas*, les articles strictement « naṣrides » dominant nettement le volume, et abordent une grande variété de thèmes. Le premier discute les rapports diplomatiques et culturels de Grenade avec l'Afrique du Nord, tandis que les autres couvrent divers aspects de la culture matérielle—alimentation, costumes, médecine, mentalité et littérature. De la période de *Taifas*, les études abordent des questions qui sont parmi les plus centrales pour l'historiographie de la période, comme les rapports ethniques, les réalités économiques, l'amour courtois chez Ibn Ḥazm et une étude sur les *maqāmāt* dans leur version occidentale. Dans l'ensemble, on trouve analysées ici et mises en œuvre un nombre considérable de sources de la période, chroniques et sources littéraires pour la plupart, mais aussi juridiques. Les études regroupées dans cette collection sont bien connues des spécialistes depuis leur première parution, mais on ne peut que se réjouir de les voir publiées de nouveau et de les avoir ainsi réunies sous la main. On dépend aujourd'hui de plus en plus de recueils de ce genre pour avoir accès à des études dispersées dans différentes revues auxquelles les bibliothèques ne peuvent plus s'abonner. Depuis un bon moment, de pareilles publications sont devenues une nécessité.